LE CRÉDO DE L'ART DE LA TRADUCTION D'ARCHAG TCHOBANIAN

Astghik MARGARYAN*

«Les écrivains font la littérature nationale et
les traducteurs font la littérature universelle.»
José Saramago

Abstract: *The topic of this article is literary translation. It discusses the issue of equivalence in translation, with specific focus on translations of the works of Armenian writers conducted by Archag Tchobanian-writer, politician, translator an auto translator who has dedicated his life to the development and promotion of Armenian culture worldwide, especially in francophone societies. Having the privilege to master French as his mother tongue Archag Tchobanian, possessing strong analytical and writing skills, managed to communicate the genius of Armenian literature to the French reader.*
Keywords: *development, promotion, Armenian culture.*

Traducteur, publiciste, poète, essayiste, critique littéraire, homme politique arménien, Archag Tchobanian consacre toute sa vie à la propagation de la culture, de la littérature et de l'art arméniens dans le monde francophone. Grand est son rôle dans le développement de la culture française, le mouvement arménophile, la propagation de la littérature et de la culture arméniennes, en France. Et c'est pour ces activités menées à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle qu'en 1924 le gouvernement français l'a récompensé de la médaille de la Légion d'honneur. Ses activités sont hautement appréciées aussi en Roumanie, et il est également décoré d'une médaille par le gouvernement roumain.

Archag Tchobanian s'était proposé la tâche suivante: transmettre au lecteur francophone les perles du patrimoine littéraire arménien en lui offrant régulièrement des quatrains, des contes, des chants populaires, des poèmes anciens, ainsi que ceux de son époque au public francophone, des monuments de la littérature arménienne du Moyen-Âge au XX^{ème} siècle.

Ayant le privilège de maîtriser le français au niveau de sa langue maternelle, Archag Tchobanian, qui possédait l'esprit analytique ainsi que les qualités d'écriture, a réussi à transmettre au lecteur francophone le génie de la littérature arménienne, accomplissant, ainsi comme il le dit dans son poème *«L'ange»*, la mission que le Dieu lui avait confiée.

> À moi le Seigneur a confié les plus nobles missions:
> Renouveler la vie par des chants enflammés…[1]

* Université des Langues et des Sciences sociales d'État V. Brioussov d'Erevan, astghik.margaryan90@gmail.com
[1.] Tchobanian Ar., L'ange, Poèmes, Paris, Société du Mercure de France. p. 47.

BDD-A29864 © 2016 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:05 UTC)

Les œuvres qu'il a traduites en un excellent français ont été réunies pendant de longs intervalles et sous des ciels divers; les premières ont été écrites à Constantinople avant 1894, les autres à Paris, où les événements tragiques, qui se sont abattus sur la nation arménienne ont fait du poète un exilé. Archag Tchobanian a consacré une part considérable de sa vie à la découverte et à la classification des chants folkloriques médiévaux dans les monastères arméniens et dans les bibliothèques de différents pays en les présentant au peuple arménien et plus tard aux lecteurs étrangers.

Voilà ce que le célèbre écrivain belge Emile Verharne écrit dans la Lettre-préface du recueil *La Vie et le Rêve:*

«Votre œuvre est toute de sensibilité et d'imagination, mon cher poète, et votre pays respire en vous. Vous avez traduit maint chant populaire et maint poème que le peuple arménien a sacré à force de les redire en des jours tragiques. Vous en savez l'angoisse et le désespoir tout comme vous n'ignorez pas la douceur de certains lieds d'amour. Il n'est rien de votre race que vous n'ayez pas fait vôtre, si bien qu'on entend un peuple entier parler, aimer, souffrir, agoniser, mais sans jamais mourir»[1].

La traduction est intimement liée à la culture écrite et lettrée. C'est un art de l'écriture, et elle est aussi ancienne que l'écriture. Dans l'Antiquité grecque et romaine, on s'occupait de traduction, et l'importance des échanges économiques et culturels demandait l'intervention de traducteurs. À Rome, tout homme instruit devait savoir traduire! Mais c'est vraiment avec la conversion de l'Occident au christianisme que la traduction deviendra un enjeu identitaire.

Traduire c'est d'abord et avant tout lire et comprendre, lire correctement avec l'œil de l'exégète averti, avec l'oreille de l'interprète musical, avec la sensibilité déployée de l'artiste dont les cinq sens sont aux aguets. C'est aussi lire avec l'œil multiple de la mouche, un œil qui capte toutes les lectures possibles dans un souci de fidélité polysémique, la seule qui soit valable[2].

Le but de la traduction c'est de passer un texte rédigé dans une langue («texte source» ou «texte de départ») dans une autre langue («texte d'arrivée», «texte cible» ou «texte de traduction») en mettant ainsi en relation au moins deux langues et deux cultures, parfois de la même, parfois de différentes époques. Le traducteur agit donc comme un médiateur entre les usagers de la langue source et ceux de la langue cible. Il ne s'agit alors pas simplement de traduire des mots mais également des concepts, souvent propres à une civilisation possédant sa propre façon de penser. Et ceux-ci peuvent s'avérer très difficiles à traduire. En effet, lors de la traduction de ces derniers, le traducteur doit faire en sorte de préserver l'identité du terme culturel tout en étant conscient de ne pas pouvoir intégrer l'ensemble du concept dans sa spécificité.

À la différence de la traduction spécialisée, appelée traduction technique qui concerne tout domaine d'activité spécifique scientifique, technique, médicale, juridique, audiovisuelle, informatique, etc. la traduction littéraire, celle de textes de fiction (romans, nouvelles, récits), de poésie, de théâtre, d'essais ou encore de sciences humaines (philosophie, psychologie, psychanalyse, sociologie, musicologie, histoire, anthropologie, sciences sociales, art en général, etc.) est une

[1.] Tchobanian Ar., La Vie et le Rêve, Paris, Société du Mercure de France, p.V.
[2.] Wuilmart F., (2000), Traduire c'est lire, Ecrire et Traduire, Editions Luc Pire, Bruxelles.

BDD-A29864 © 2016 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:05 UTC)

des tâches les plus recherchées, les plus raffinées, les plus aristocratiques, les plus exigeantes pour un traducteur.

La première traduction arménienne est attestée en 405, l'année de la création de l'alphabet arménien par Mesrop Machtots, c'est la traduction de la Bible.

La première traduction proprement «littéraire» française date de 1370 et c'est la traduction des *Œuvres* d'Aristote, faite par N. d'Oresme, précédée d'une préface. Cette traduction est faite selon un programme dans lequel la lisibilité, c'est-à-dire, la clarté et l'élégance du texte d'arrivée, doivent en être les qualités principales[1].

Le but final du traducteur est de rendre le contenu sémantique du texte d'origine, rester fidèle aux jeux polysémiques propres aux écrits littéraires, étant donné le fait que derrière chaque phrase, chaque mot il y a toujours des couches de sens que l'écrivain cherche à transmettre de façon subtile, et que le bon traducteur tient à passer aux lecteurs le style propre à l'auteur, le rythme, la métrique et la mélodie du texte particulièrement sensible en poésie, le défi des sonorités d'un texte littéraire (assonances, allitérations, asyndète, etc.). La traduction littéraire est considérée comme une énonciation dans une autre langue (ou langue cible) de ce qui a été énoncé dans une langue (la langue source), en conservant les équivalences sémantiques et stylistiques.[2]

Le grand principe de la traduction littéraire est le respect du texte: pas d'omissions, pas d'ajouts. Si le texte d'arrivée contient les mêmes éléments référentiels, culturels et multisémantiques que le texte de départ, on pourrait constater qu'une création égale au texte-source est réussie.

Pendant la traduction, le traducteur rencontre des mots qui, sans qu'ils se distinguent dans l'original, sont facilement traduisibles dans un autre langage par les moyens usuels: certains de ces mots passent dans le texte de la traduction sans changement de forme, ils sont transcrits, d'autres conservent partiellement leur structure morphologique ou phonique, d'autres encore sont substitués par des unités lexicales d'une valeur totalement autre. Parmi ces derniers, on peut mentionner la présence des dénominations d'éléments reflétant la vie quotidienne, l'histoire, la culture etc. d'un peuple ou d'une communauté linguistique différents qui n'existent pas ailleurs. Ce sont ces mots-là qui ont reçu le nom de «realia».

Le mot «realia» a son origine du Latin, non pas le langage parlé par les Romains, mais bien celui utilisé par les érudits du Moyen-Âge dans plusieurs pays Européens et qui était le langage de la science, de la recherche, de la philosophie. Puisqu'en Latin le nominatif pluriel neutre d'un adjectif se transforme en un nom, «realia» signifie «les vrais choses», à l'opposé de mots qui sont considérés n'être ni «choses» ni «réels».

Les realia sont utilisés pour désigner une réalité particulière à telle ou telle culture, faire référence aux concepts correspondant à une culture source donnée, ce qui relève du concret, local par opposition à l'abstrait. Ce phénomène résulte du fait que les cultures des différentes nations construisent la réalité de façon

---

[1.] Oseki-Dépré In., (2003), Théories et pratiques de la traduction littéraire en France, Le français aujourd'hui, (n 142), https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2003-3-page-5.htm.

[2] Dictionnaire de français LAROUSSE http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traduction/78911#UeZbbe6v7ZsEIVOH.99.

BDD-A29864 © 2016 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:05 UTC)

différente. Selon Ritva Leppihalme (Université de Helsinki), ce sont des «éléments lexicaux (mots ou phrases) qui se réfèrent au monde «en dehors du langage».[1]

S. Florin, traducteur bulgare, définit les realia comme des mots et des combinaisons de mots qui recouvrent les objets et les concepts caractéristiques de la façon de vivre, de la culture, du développement social et historique d'une nation étrangère. Ils expriment une nuance locale ou historique et n'ont donc pas d'équivalent exact dans les autres langues. Le terme realia sousentend aussi des problèmes liés à la culture, objets culturellement spécifiques, références extralinguistiques culturelles ou références culturellement spécifiques.[2]

Pendant la traduction, le traducteur rapproche deux langues et deux cultures différentes. Une différence importante entre deux cultures peut être le concept qu'on a du monde. Wilhelm von Humboldt a déjà constaté au XVIII^{ème} siècle que la langue crée en fait une certaine perspective entre le regard et ce qu'on voit. Le concept qu'on a du monde est donc dans un sens prédéterminé par la langue. Ceci a pour conséquence que les gens ne voient pas ce qu'ils ne savent pas nommer, donc ils distinguent seulement ce qui est connu dans leur langue. De cette façon, le concept du monde diffère d'une culture à l'autre. Le problème qui surgit, c'est la difficulté de traduire ces différents concepts du monde. Le problème est encore plus grand dans le cas où il faut traduire un mot qui est inconnu dans la langue cible.[3]

Étant donné le fait qu'ils représentent des éléments de la couleur locale et historique, les realia se rencontrent surtout dans les textes scientifiques descriptifs ainsi que comme des dénominations d'objets décrits ou comme des termes purs.

La traduction de la poésie apparaît comme un moyen de dégager non seulement une méthode qui permettrait d'effectuer des recréations poétiques mais également d'identifier les caractéristiques de la poésie. Archag Tchobanian n'admet pas la traduction littérale. Il trouve que lors de la traduction d'une langue à l'autre il est indispensable de garder, de respecter l'originalité, les idées, le style et les nuances verbales ainsi que les expressions figurées de l'auteur. L'examen, l'analyse de nombre de traductions lui ont permis de constater que parfois le traducteur concentre son attention sur la forme de la traduction en essayant de présenter tous les éléments tels qu'ils sont dans la version originale en ignorant les particularités conceptuelles principales du texte source. Souhaitant présenter le texte d'une belle manière le traducteur s'éloigne parfois du texte. Dans ce cas la traduction est échouée. Selon lui, pendant la traduction des œuvres populaires les changements sont autant inéluctables que lors de l'élaboration des œuvres folkloriques inédites. Il est à noter qu'Archag Tchobanian montre une approche souple à l'égard de la traduction. Il attache une grande importance à la nature et à la qualité de l'œuvre. Ici nous voudrions souligner que les œuvres traduites par

---

[1.] Leppihalme R. (2001), «Translation strategies for realia», dans Kukkonen, P. & Hartama-Heinonen, R. (eds.), Mission, Vision, Strategies, and Values: A Celebration of Translator Training and Translation Studies in Kouvola, Helsinki: Helsinki University Press, p. 139–148.

[2.] Vlahov S., Florin S., Neperovodimoe v perevode. Realii, in Masterstvo perevoda, n. 6, 1969, M. Sovetskij pisatel´, 1970, p. 432-456.

[3] Wendy van Mourik, Comment parler de «corrida» aux Pays- Bas? http://www.ethesis.net/corrida/corrida.htm#ftn45.

BDD-A29864 © 2016 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:05 UTC)

Archag Tchobanian que nous avons choisies à étudier appartiennent surtout au Moyen Âge.

Dans cette partie de notre travail nous procédons à l'analyse de la traduction d'une des poésies de Nahapet kouchak, un poète du XVI^{ème} siècle à l'origine des trouvères arméniens (les achours ou achoughs).

Ճրագ, երանի կտամ քեզ,
Իմ յարի առջեւը կվառվես,
Չէ որ դու զվարթ ես, ուրախ,
Երեսն ես նրա միշտ տեսնում,
Ճրագ, թե քեզ ականջ լիներ,
Գանգատներս կասեի քեզ,
Գնայիր յարիս պատմեիր,
Խռով է, հաշտվեր ինձ հետ:

Lampe, je t'envie, tu brûles
devant mon aimée
Grand est ton Bonheur,
tu peux contempler son visage
Lampe tu devrais avoir des oreilles
pour entendre mes plaintes
Tu les transmettrais a mon aimée;
si elle est fachée,
elle se reconcilierait avec moi.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les transformations lors du processus de la traduction sont inévitables. Ces transformations peuvent survenir à des niveaux différents de la langue étant d'ordre grammatical, stylistique et d'ordre lexical.

Dans la poésie que nous avons examinée, Tchobanian a traduit le mot arménien *ճրագ* par le mot *lampe*, un mot, qui, selon nous, étant un équivalent lexicographique ne reflète pas pleinement les sens connotatifs de celui-ci.

Le mot *lampe*, selon le dictionnaire Larousse signifie *1. Source de rayonnement construite en vue de produire de la lumière visible ou des rayonnements infrarouges ou ultraviolets; 2. Appareil d'éclairage constitué par l'ampoule et l'appareillage; 3. Partie du luminaire qui produit la lumière; 4 Dispositif produisant une flamme.*[1]

Le lexème *ճրագ outre son sens* dénotatif, *1. նավթով կամ ձէթով լցված անոթ, որի մէջ դրված պատրույգը վառում են, լամպ կանթեղ: 2. Լույսի աղբյուր* comporte aussi un sens *connotatif* qui a non seulement le sens de la «chandelle, veilleuse»[2] mais il désigne quelqu'un, quelque chose qui est très précieux et unique, une étoile brillante, un espoir *3.*fig. pl. Աստղեր: *4.* fig. *ճանապարհ ցույց տվող մարդ, առաջնորդ: 5.* fig. ծնողների միակ զավակ[3], surtout dans les expressions հոգուս ճրագ, ճրագը մարել, ճրագով ման գալ,

[1]. http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/lampe/46085#lf0XTQqq6pro8OVw.99est.
[2]. Aram Barlézizian, (2009), Dictionnaire arménien-français, Erevan, p. 371.
[3]. Էդուարդ Աղայան, (1976) Արդի հայերենի բացատրական բառարան, p. 948, Երեւան.

BDD-A29864 © 2016 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:05 UTC)

où il est accentué le sens de l'espoir, de la tendresse et de l'amour qui proviennent d'une source inépuisable de la lumière traduite par le mot *Հրաց.*

Dans le fragment suivant

Չէ որ դու՝ զվարթ ես, ուրախ,
Երեսն ես նրա միշտ տեսնում,
(littéralement: *tu es «hilarant» et «heureux», puisque tu la vois toujours*)
Grand est ton Bonheur,
tu peux contempler son visage

Archag Tchobanian a traduit les adjectifs զվարթ «*hilarant*» et ուրախ «*heureux*» par le substantif *Bonheur* et l'adjectif *grand en procédant à la transposition et à la équivalence.*

L'analyse de cette traduction nous permet de relever aussi quelques divergences connotatives: *Երանի տալ estimer qn heureux il* a transformé par un seul verbe *envier*.

Archag Tchobanian a traduit le verbe տեսնել «voir» par le verbe *contempler* en renforçant et accentuant ainsi l'admiration inclus dans le verbe.

Comme nous voyons en utilisant différents procédés de traduction, telles que la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation, Archag Tchobanian a essayé de rapporter à la traduction une sonorité française. Mais, comme le disait son contemporain Emile Verharne, dans ses traductions Archag Tchobanian a cessé d'être lui-même pour devenir «l'âme humaine d'une contrée». Il cherchait à mettre son âme dans ses traductions, et le plus grand éloge qu'on ait pu lui faire c'est de lui dire qu'à travers ces traductions on sentait toujours les traces de sa race, du peuple arménien, de ses traditions.

Bibliographie

Daniel G.,(2005), La traduction: la comprendre, l'apprendre. Paris: Presses universitaires de France, 278 p.
Leppihalme R., (2001), «Translation strategies for realia», dans Kukkonen, P. & Hartama-Heinonen, R. (eds.), Mission, Vision, Strategies, and Values: A Celebration of Translator Training and Translation Studies in Kouvola, Helsinki: Helsinki University Press, p. 139–148.
Oseki-Dépré In. (1999), Théories et pratiques de la traduction littéraire, Paris, Armand Colin, coll. «U».
Plassard Freddie, (2007), Lire pour traduire. Paris, Les Presses de la Sorbonne Nouvelle, 323p.
Vinay, J. P. et Darbelnet J., (2009), La stylistique comparée de lu français et de l'anglais, Paris, Didier.
Vlahov S., Florin S., (1970), Neperovodimoe v perevode. Realii, i Masterstvo perevoda, n. 6, 1969, M. Sovetskij pisatel´, p. 432-456
Wuilmart F., (2000), Traduire c'est lire, Ecrire et Traduire, Editions Luc Pire, Bruxelles.
Tchobanian Ar., L'ange, Poèmes, Paris, Société du Mercure de France.
Tchobanian Ar., La Vie et le Rêve, Paris, Société du Mercure de France, 218p.

Dictionnaires

Barlézizian Ar., (2009), Dictionnaire arménien-français, Erevan, Éditions de l'université D' Erevan.
Աղայան Էդ., (1976), Արդի հայերենի բացատրական բառարան, «Հայաստան» Հրատարակչություն, էջ. 948, Երեւան.

BDD-A29864 © 2016 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:05 UTC)

Ressources électroniques
Dictionnaire de français LAROUSSE
http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traduction/78911#UeZbbe6v7ZsEIVOH, consulté le 2 juillet, 2016.
Oseki-Dépré In., (2003/3) Théories et pratiques de la traduction littéraire en France, Le français aujourd'hui, (n 142), https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2003-3-page-5.htm, consulté le 29 juin, 2016.
Wendy van Mourik, Comment parler de «corrida» aux Pays-Bas
http://www.ethesis.net/corrida/corrida.htm#ftn45, consulté le 26 juin, 2016.

BDD-A29864 © 2016 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:42:05 UTC)